

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 45

Artikel: Le gendre idéal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Onn'hôra apri lo cafon ao régent étai peindu dein on bocon de cagnâ que lo père Bâoderon l'avâi dein sa carraïe et iò nion sarâi venu lo queri.

...Lo leindéman matin, lo père Bâoderon trézâi lo femé et lo bérnetâve quand vaité lo régent Belâ que vint vers li, tot moindro, tot biévo, tot fliappi et prêt à pliorâ.

— Père Bâoderon ! Père Bâoderon ! que fâ.

— Mâ ! Monsu lo régent, que lâi a-te ?

— Lâi a que... mon cafon...

— L'è crevâ ? Vo lâi trovâ étai su la paille ?

— Diabe lo pas. Mon cafon... mon pouôro cafon ! mè l'ant robâ !

Lo père Bâoderon fâ seimblant d'être tant ébahia que laisse tsezi sa bérnetta. Mâ se met à rire et fâ :

— Lâi bin dinse que faut dere. Dite adî dinse. Monsu lo régent. Lè dzein vo craïrant. Lo vo garanto.

— M'einlevâ se n'è pas la veretâ ! M'ant robâ mon cafon sta né.

— Eh ! quemet vo sêde bin dere ! Vo z'ite on tot fin. Redite-lo onco on iadzo, mâ adrâi fê, qu'on l'outie dein tot lo velâdzo.

— N'è pas onna dzanlye. M'ant robâ mon cafon !

— Dite adî dinse. On pâo pas dere mî. Lè dzein sant dobedzi de vo crêre. N'arê jamais cru que vo satsi asse bin dessuvi eili qu'à êtâ robâ !

...Et du adan, quand l'è qu'on dêvesse avoué Bâoderon de Monsu Belâ, manque jamé de dere :

— Monsu lo régent, l'è on tot malin coo. Et bon po dessuvi !

Marc à Louis, du Conteur.

Le gendre idéal. — M. Y. reçoit la visite d'un sympathique jeune homme qui lui demande la main de sa fille.

— Puisque vous aimez Gertrude et qu'elle vous paie de retour, je ne veux pas contrarier vos vœux, soupire M. Y. Quand les oisillons sentent pousser leurs ailes, il est tout naturel qu'ils quittent le nid paternel pour aller en bâtir un de leur côté. Tout de même, il me sera bien pénible de voir ma fille prendre sa volée.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répond le soupirant, votre nid a l'air spacieux. Nous y pouvons tenir tous. Pour vous être agréable, je m'en accommoderai.



UN LIVRE DE CHEZ NOUS.¹

Il y a deux publics, le «grand» et le «petit». Le grand public, c'est «Monsieur tout le monde»; aussi bien son opinion, son jugement, sont-ils en maigre estime chez les gens dits cultivés, le «petit» public. Ceux-ci regardent de haut Monsieur tout le monde et lui contestent toute compétence en matière d'art et de littérature. Mais ce dernier se moque comme un poisson d'une pomme de ce dédain. Une œuvre lui plaît ou ne lui plaît pas, tout simplement. Il ne cherche pas la petite bête. Et quand une œuvre lui plaît, il ne cache pas son sentiment; auquel il sait rester fidèle. C'est le succès.

Le petit public, lui, est beaucoup plus circonspect dans l'expression de son opinion. On dirait même qu'il se défend contre une satisfaction possible. On ne sait jamais au juste ce qu'il pense ni s'il est bien sincère dans son jugement. S'il loue, il dose parcimonieusement son compliment. Il y met, en revanche, moins de modération lorsqu'il critique. Quant à la fidélité, il ne faut guère la lui demander; il se borne à «prendre acte». Il importe surtout à sa réputation d'homme «cultivé» qu'il ait lu, à leur sortie de presse, le dernier article du chroniqueur à la mode et le dernier livre paru, comme aussi qu'il ait vu, à la première, la pièce nouvelle. C'est une question de répertoire à tenir au jour le jour. Et puis il faut qu'il puisse dire son avis dans les parloires quotidiennes.

Il est très rare que les jugements du grand public et ceux du petit public concordent. Ce dernier, du reste, n'y tient guère; ce lui serait presque un affront.

¹ Maurice Porta. *Nous, pendant ce temps...* Payot et Cie, éditeurs, Lausanne et Genève.

Pourtant, il est des exceptions. Justement, M. Porta est l'heureux bénéficiaire de l'une d'elles. C'est un éloge qui a son prix. Les articles de M. Porta sont également lus et goûtés par les intellectuels et par ceux qui ne prétendent nullement à ce titre. Il y a plusieurs raisons à ce double succès. D'abord, M. Porta parle surtout de choses de chez nous; or tous nous aimons assez qu'on nous entretienne de gens et de choses qui nous sont familiers. On s'y retrouve mieux. Ensuite, dans le style de M. Porta, l'originalité n'est pas acquise au prix de la clarté ni de la simplicité. Il semble, au contraire, qu'il ait horreur de la recherche, du mot «rare», du mot à effet. Il écrit une langue appropriée au sujet choisi, à la fois élégante et solide, souvent très savoureuse, toujours franche; enfin, quoi, une langue que tout le monde comprend. Les images, les comparaisons, les rapprochements sont frappants de vérité, parce que l'auteur est doué d'un remarquable don d'observation, parce qu'il voit juste et que ses qualités d'imagination ne sont pas déformées; elles sont restées nature.

Et puis, tous ces articles sont empreints d'un optimisme bienveillant, d'une saine philosophie, discrètement assaisonnés de l'esprit voulu.

Voilà pourquoi les nombreux lecteurs de M. Porta se félicitent qu'il ait eu l'excellente idée de nouer sa gerbe. Ils auront bientôt tous — s'ils ne l'ont déjà ? — ce recueil sur leur table et ils y reviendront souvent. Le journal passe, le livre reste.

Après tout, peut-on mieux juger d'une chose qu'en y goûtant. Lisez donc un extrait du livre : *Nous, pendant ce temps...*

Mais avant cela, écoutez donc le souhait par lequel M. Porta termine l'avant-propos de son livre. Il vous dira ce que vous trouverez dans celui-ci :

«J'aimerais que mes concitoyens retrouvent dans ces pages un peu de cette époque dont nous sortons et qui est à jamais finie, espérons-le. Un peu de notre coin de pays pendant la guerre. Et un peu de notre coin de pays tout court.»

J. M.

La grande route.

Je me figure un aviateur, parti d'une terre inconnue, et qui viendrait reconnaître la nôtre. A mesure qu'il approcherait, par les vertigineux espaces, des formes et des couleurs se précèderaient à ses yeux. Et puis, soudain, il aurait un frisson d'aise, ou peut-être de crainte. Sa jumelle lui aurait permis de reconnaître, sinuant par les pays, d'interminables rubans jaunes : nos routes.

Les routes, réseau obstiné et ténu, sont posées à plat sur le monde, comme une toile d'araignée sur une fourmière. Infatigables, elles font des hâchures claires dans les paysages. Plus nombreuses et de plus haute noblesse que les voies de chemin de fer, leurs cadettes galonnées et fiévreuses, elles, dont la naissance se perd dans la nuit brumeuse des siècles, elles ont, depuis toujours, marqué l'emprise de l'homme sur la nature. Plus que n'importe quoi d'autre, elles sont sa marque, sa signature, son sceau. Plus que les monuments, que les champs cultivés, que les habitations même. Où l'homme a vécu, la route longtemps subsiste, qu'il a taillée («rupta», en latin : «tranchée»), dans le roc parfois, à la sueur de son corps. Elle est son premier signe, et le plus durable. Que nous ont laissés les Romains, en fait de souvenirs concrets, et à part quelques pierres cailloux rongés qu'on explique dans les musées ? Leurs fameuses voies romaines, creusées pour les siècles, et dont notre calcaire du Jura, à tant d'endroits, a gardé l'empreinte.

D'un pays nouveau, quand les routes durables sont construites, la conquête est à moitié assurée. C'est la pelle qui, peu à peu, civilise le monde et contraint à l'ordre les contrées rebelles. Les bons officiers coloniaux, comme l'a prouvé le Maroc, par exemple, sont, pour un bon tiers, des pionniers, au sens propre.

La piste, puis le chemin, puis la route. Et le degré de culture d'un peuple se peut mesurer à l'étape qu'il a atteinte, dans ce domaine. Telles communautés, qui redoutent la halte prolongée, en sont restées à la piste. Quand une race en est à la route, c'est que le pays lui convient, et qu'elle entend bien y rester.

Tels hommes, pourrait-on dire, telles routes. La nature, bien entendu, la texture du sol, d'autres circonstances encore, ont leur mot à dire; en fin de compte et tout de même, le caractère des habitants reste bien l'argument souverain. Aux uns, il faut des voies droites, le passage le plus rapide possible d'un point à un autre, de longues chaussées impeccables

et rigides, un tracé géométrique, avec les bornes de kilomètres et des poteaux indicateurs de tout ce qu'on va rencontrer, comme le report scrupuleux, sur le terrain vivant, d'une carte d'état-major. L'utile, sans plus. Et puis, nos voisins de Savoie ont des chemins «petit bonheur», si je puis dire, qui vont et reviennent, qui font un détour parce que c'est plus joli ici que là; ils semblent qu'ils ne tiennent vraiment qu'à vous faire faire le tour du propriétaire, sans intention bien marquée de vous conduire à tel village plutôt qu'à tel autre. En fin de compte, vous arrivez tout de même, c'est sûr; seulement, vous avez abondamment musé en route. Ce sont là chemins que les autos ignorent, si pressés de rejoindre l'hôtel, mais que les piétons savourent.

Le sentier de la ferme s'élargit pour le bourg, et devient route en continuant vers le chef-lieu. Voyez la chaussée se rapprocher de la grande ville; dès la banlieue, elle se soigne, se bichonne, s'aristocratise, comme une dame qui se met de la poudre avant de sonner chez son amie. Elle se guide pour ressembler aux rues, qui l'attendent, là-bas, et la continueront. Elle se goudronne, se pare de reverbères, de trottoirs.

La vie de la route, du reste, et sur toute sa longueur, est une toilette incessante. Chaque printemps, l'homme doit la reconquérir sur l'hiver en retraite, qui recouvrait et noyait tout; chaque automne, il la fortifie contre la mauvaise saison menaçante. Il sait que, s'il l'abandonnait à elle-même, elle ferait bien vite de retourner à la nature, qui la guette, de devenir un de ces jolis chemins désaffectés qu'envahissent les mousses et les herbes folles, les transformant si vite, si vite !

La route, c'est la grande voie de la civilisation, comme les fleuves, les canaux, la mer. Ses bateaux, ce sont les véhicules de tous genres qui circulent sur elle. Elle a ses lourdes barques, qui sont les chariots et les camions; ses contre-torpilleurs et ses «racers», qui sont les autos rapides. Et puis, comme le Sahara a le chameau, comme l'Alpe a le mulet, elle a son animal à elle, le cheval; des bêtes que nous avons prises à notre service, chacune ainsi à son domaine.

De même qu'il y a les choses et les gens de la mer, il y a les gens et les choses de la grande route. D'abord, ceux qui vivent d'elle, et sur elle, et pour elle uniquement : les cantonniers et autres fonctionnaires voués à son spécial service. Puis, les passants occasionnels, comme vous et moi. Nous autres, nous usons d'elle par intermittences; elle a, par ailleurs, son vrai peuple : les rouliers, les charretiers et autres pilotes ou capitaines de tous véhicules, qui lui sont ce que les matelots sont à l'océan. Elle a aussi l'humanité internationale qui habite les vastes limousines étincelantes, entre deux transatlantiques et deux palaces. Elle a surtout les bohémien et rôdeurs de tous poils, trimardiers ou corsaires, chercheurs de pays ou d'aventures, ennemis du travail qui courbe les reins, amoureux des nuits claires et des livres talus. De tous ceux-là, qui sont ses fils fervents et ses seigneurs, elle est la seule vraie patrie. Elle a enfin, hélas ! aux époques sinistres où les canons grondent, où les villages en feu ponctuent les ténèbres, de lamentables bords en déroute, des enfants, des vieux, des éclopés navrants qui se confient à elle, et qui, en longues files chancelantes, fuient vers ailleurs...

Comme la mer, comme les fleuves petits et grands, elle a ses riverains. Les villages s'allongent, à son passage, comme sur une côte. Aux carrefours, bourgs et maisons se groupent, ainsi qu'il en va aux confluent d'importantes rivières; on dirait des oasis, échelonnées au long d'une piste. Et les auberges, semblables à des repaires de naufrageurs qui se seraient mués en asiles, ouvrent leurs portes accueillantes, se tendent vers le passant de toutes les convitoises qu'elles promettent de satisfaire, et sont là qui vivent, des centaines, des milliers, de ce tribut prélevé sur le pèlerin de la route.

Alors que tout, en nos contrées, est propriété particulière réduite en mille fragments, la route reste indivise et commune, égale à tous, comme l'océan. Elle appartient à l'Etat; plus justement, elle n'est à personne. Ses talus, souvenirs de l'«Allmend» de jadis, verdoyent encore, fraternels pour les haridelles des ambulants, pour le sommeil des heimatlozes, et pour la pauvresse en haillons, qui y fait brouter sa chèvre.

L'administration a voulu la beauté de la route. Elle l'a bordée, sagement, d'arbres administratifs,